

ARMAND SALACROU

*de l'Académie Goncourt*

Dans la salle  
des pas perdus

C'était écrit

*nrf*

GALLIMARD









**CHAPITRE PREMIER**

*La Villa Maritime*



Depuis l'âge de trente-cinq ans, et pendant trente-cinq ans, j'ai habité devant l'arc de triomphe de l'Étoile. Aujourd'hui, je m'installe devant la mer, dans une immense maison où sont morts il y a deux ans ma mère et quatre mois plus tard mon père. Ils venaient de fêter leur soixante-dixième anniversaire de mariage.

Je revois le cercueil couvert d'un drap noir, une rose posée dessus, et le curé venant dire une courte prière pour ma mère qui n'avait pas voulu être enterrée sans une messe à l'église. J'avais le bras droit dans le plâtre, suite d'une chute au fond d'un escalier de ciment non éclairé, d'un restaurant de Paris; chute lourde, mais les os de mon crâne avaient résisté à l'éclatement.

Quatre mois plus tard mon père, qui semblait avoir fort bien accepté la mort de ma mère, mourait de chagrin; chagrin dont il ne parlait pas, chagrin dont il n'avait peut-être même pas conscience, tout occupé qu'il était par son envie, à plus de quatre-vingt-dix ans, de se jeter sur son infirmière pour faire l'amour — la vieille infirmière se laissant sauter, en songeant probablement à un inespéré mariage.

Puis son cercueil, dans le salon, prit pendant deux

jours et deux nuits la place du cercueil de ma mère. Le curé ne fut pas appelé. Mon père nous avait dit, pendant sa convalescence d'un infarctus, vingt ans auparavant : « Quelles que soient les paroles que je dirai plus tard, ce sont celles d'aujourd'hui qui devront compter : je veux être enterré civilement. » Et il n'était jamais revenu sur la question, même après la messe des Morts de ma mère, alors que je le soutenais de mon bras valide pour sortir de l'église Saint-Vincent, afin de le conduire à tout petits pas vers le cimetière d'où il allait revenir, entouré par la famille, vraiment seul.

Et c'est dans cette immense maison vide que nous allons maintenant, ma femme et moi, tenter de vivre encore.

Un jour, tandis que j'essayais d'apprendre à tailler une haie de troènes et de fusains, j'entendis deux garçons passant dans la rue qui longe le mur entourant le parc de la Villa :

« Qu'est-ce que c'est que ce machin-là ?

— C'est une église.

— Mais non !

— Alors ce clocher, qu'est-ce qu'il fout là, si c'est pas une église ?

— D'abord, je te dis qu'il n'y a pas d'église dans le quartier ! »

Le clocher qui déroutait ces deux gosses était une des deux grosses tours à toit pointu qui surplombent cette extravagante bâtisse de 1880, construite dans le goût de son temps, avec aussi deux grottes artificielles et artistes, l'une sous la terrasse avancée du rez-de-chaussée; l'autre devant la porte monumentale qui ouvre sur la mer, grottes ornées de fleurs de rocailles, de lierre et de vigne vierge avec, au pied, des bassins pour petits poissons et nénuphars. Quarante-deux fenêtres (doubles à cause de la violence des tempêtes)

éclairaient les mille deux cents mètres carrés habitables répartis dans plus de vingt pièces posées l'une sur l'autre en trois étages, sans parler du sous-sol, autrefois les cuisines et transformées aujourd'hui en usine pour le chauffage.

Cette immense maison, appelée la Villa Maritime, est la plus importante villa du bord de mer. Et Dufayel, le patron des grands magasins, l'acheta lorsqu'il décida d'avoir un pied-à-terre au Havre pour surveiller les travaux qu'il entreprenait afin de transformer ce port de charbon en station mondaine, avec Palais des Régates, baccara et roulettes, espérant ainsi ruiner Trouville, le petit port de pêche d'en face, dont le maire lui avait manqué de respect dans la salle des jeux du Casino. Dufayel nomma ces constructions le « Nice havrais ». Comme les galets du bord de mer, par-dessus le sable, agaçaient le souvenir qu'il avait de la plage si lisse de Trouville, il les fit tous enlever. « Quand j'ai décidé, j'entends être obéi ! » Et Le Havre eut ainsi, comme Trouville et Deauville, sa plage de sable fin. Mais la première tempête ramena, dans la fureur de ses vagues, de nouveaux galets parfaitement semblables à ceux qu'il avait enlevés avec tant d'obstination et d'argent. Et la guerre de 1914 éclata, apportant à Dufayel de nouveaux soucis. Et le « Nice havrais » n'inquiéta jamais ni Trouville ni Deauville, mais devint après l'armistice de 1918 le quartier élégant de la ville qui commençait à s'étendre.

Qui me dira pourquoi je me mis en tête vers ma trentaine — ou parviendrai-je seul en grattant les souvenirs flottants de tant de journées devenues immobiles — à savoir pourquoi je me mis en tête, vers ma trentaine, que le petit garçon de dix ans dont les parents vivaient dans les trois pièces d'une rue triste d'un quartier pauvre, s'était promis un jour d'être chez lui dans la Villa Maritime lorsqu'il passait devant

les grottes de Dufayel pour aller avec sa mère sur la plage? Il y a encore un an, je vous aurais juré que le petit garçon de dix ans avait comme Rastignac...

Or, des notes retrouvées avec beaucoup d'autres montrent qu'avant 39, j'envisageais de construire, sur le terrain de la Villa Maritime qu'on eût détruite, un grand immeuble locatif. Ces notes m'ont beaucoup déçu. Ainsi cette installation dans la Villa Maritime n'était même plus expliquée, justifiée, par le désir violent du petit garçon tremblant devant son avenir inconnu?

Mais ce n'est pas déjà le moment de parler de ce petit garçon aux cheveux blonds si fins qui m'a accompagné tous les jours de ma vie, tandis qu'une vieille fée méchante me transformait en vieux monsieur chauve dont le cœur se durcit. Le vieillard regarde toujours le gosse. Le gosse voudrait parler au vieillard. Tous les deux ils se regardent. Dans quel silence!

Donc, avec l'argent de nos « affaires », affaires dont je parlerai si Dieu me prête vie, comme dit Tolstoï, je fis acheter en janvier 39 la Villa Maritime; et les actes d'achat à peine signés chez le notaire, des soldats anglais vinrent l'occuper, ensuite assez vite, et pour plus longtemps, des soldats allemands s'y installèrent, enfin ce fut le tour des soldats américains. Puis, au départ des Américains, par crainte de la voir envahie par des civils sans logis, à la suite du sauvage bombardement de septembre 44, je bousculai mes parents pour qu'ils arrivent sans délai occuper à leur tour la Villa, leur ancienne maison ayant été détruite avec le reste du Havre.

Il fallut d'abord faire enlever de la salle à manger un projecteur de D.C.A., du salon qui allait devenir leur chambre à coucher, un canon antichar et aussi les mitrailleuses enfouies dans les pelouses. Toutes les armées de cette guerre avaient, dans le froid et

l'ennui des soirs d'hiver, arraché les portes intérieures pour les brûler, ne laissant, lors du dernier départ, qu'une carcasse de maison, avec des blockhaus de protection, construits dans le sous-sol, dont les parois de ciment armé d'un mètre cinquante d'épaisseur ne peuvent être abattues sans risquer l'écroulement de la Villa, blockhaus, derniers vestiges du mur de l'Atlantique, et dont je viens de trouver une fort astucieuse utilisation.

Dans cette immense bâtisse, aux fenêtres brisées, traversée de courants d'air, aux toits d'ardoises démantelés par les retombées d'obus et les tempêtes, avec ses vingt ou trente pièces, mon père et ma mère qui étaient vieux (ils allaient atteindre l'âge que nous avons aujourd'hui, ma femme et moi) prirent peur. Et avec un architecte de ses amis, mon père découpa à l'intérieur de la Villa sept appartements; un pour eux au rez-de-chaussée, deux au premier étage et quatre au second, plus un appartement de concierge dans les anciennes écuries, transformées, cela va de soi, en garages.

L'ami de mon père, l'architecte, avait malheureusement un goût raffiné qu'il n'avait pas encore eu l'occasion de montrer. Aussi il se défoula et cloisonna la Villa avec art. Ici, de fausses cheminées anciennes surmontées de vieilles poutres pour y exposer des pots en étain, ailleurs des murs compliqués qui transformaient les enfilades de salons en étroits couloirs. Je parvins, de justesse, lors d'un voyage entre deux trains, à l'empêcher de faire repeindre le plafond de l'ancien salon où s'étalait — et s'étale encore — une ravissante décoration fin de siècle bleu et rose avec des amours et des guirlandes de fleurs.

Malheureusement, il avait eu le temps de faire recouvrir de peinture vert épinard toutes les décorations en « faux bois » jaune et brun qui avaient été

dessinées lors de la construction de la Villa par un entrepreneur de peinture du Havre, hallucinantes décorations qui ressemblaient déjà aux futurs tableaux de son fils, Georges Braque.

Avant d'essayer de m'installer dans la solitude de cette grande baraque, j'ai hésité plusieurs mois. On n'abandonne pas facilement Paris ni une maison où l'on a vécu de trente-cinq à soixante-dix ans; où ma deuxième fille avait appris à marcher sur cet extraordinaire balcon qui tourne au-dessus de la rue de Presbourg et de l'avenue Foch. Je tâtonnais. Je ne voulais pas abandonner d'un coup ce logis parisien qui pourtant n'était plus que le décor d'une comédie dont j'avais oublié tant de répliques. Je me décidai d'abord à transporter au Havre les meubles, les livres, les archives, les tableaux, gardant à Paris, dans les grandes pièces vidées, un lit, une table, trois chaises. Il ne restait sur les murs blancs devenus sales que la trace jaune des meubles et des cadres enlevés... et je vivais dans cet appartement dévasté avec la joie sauvage que donne l'amertume de certains désastres, seul parmi les ruines de toute une vie dont il ne restait que la poussière, les taches d'humidité sur les murs et les trous dans les moquettes abandonnées par les meubles dont elles me montraient la place avec une insistance qui me serrait la gorge.

Enfin, au Havre, où ma femme souffrante vivait déjà dans une chambre, je donnai l'ordre de remettre dans son ancien état cette villa qui n'avait pourtant pas été construite pour être habitée par un vieux couple solitaire dans une ville « en expansion » où l'engagement d'un concierge et la découverte d'une femme de ménage posent de difficiles problèmes.

L'ordre donné, tous les corps de métier se mirent à l'ouvrage. Pendant des semaines on entendit s'écrouler des cloisons sous les coups des maçons, les escaliers

reprirent leur vraie place, toutes les pièces s'échappant des appartements artificiels que l'on détruisait retrouvaient leurs aises; les électriciens accrochaient les lustres au vrai milieu des plafonds débarrassés des refends, les peintres donnaient aux murs des tons qui se mariaient bien avec les si belles couleurs changeantes du ciel et de l'eau de l'estuaire.

Bientôt, je retrouve les meubles de Paris sur ces nouveaux murs, mélangés à certains meubles de mes parents; les tableaux de Juan Gris ne sont plus, comme à Paris, à côté du Vlaminck fauve, mais dans une autre pièce; *la tête de mort* de Picasso est toujours en face de mon lit, mais maintenant à quinze mètres de moi, car ma nouvelle chambre, sur dix de large a quinze mètres de long. Ainsi, de salle en salle, de chambre en chambre, les meubles déplacés racontent une nouvelle histoire. Certains étaient séparés, ils voisinaient. D'autres voisinaient et ne se voient plus. J'ai soliloqué pendant trente-cinq ans devant ces meubles, rangés dans un certain ordre, au quatrième étage de l'avenue Foch, et maintenant l'un est au rez-de-chaussée, l'autre au premier devant la mer. Ce n'est plus un fauteuil acajou qui est près de la commode vénitienne, mais une table ronde noire et nacrée... Une symphonie avec les mêmes thèmes, mais dont les mouvements ont été mélangés et les timbres modifiés. C'est vraiment une nouvelle vie qui commence, mais en me parlant sans fin de l'ancienne.

Je suis désorienté par le rangement de ces objets familiers qui semblent s'être habillés pour aller à la noce — bien sûr ils ont la même tête mais leur nouveau costume montre tout à coup un trait nouveau de leur caractère —, et j'aimais tant leurs vieux habits.

Et je me promène durant des heures dans toutes les pièces de cette grande maison déserte que j'essaie d'appriivoiser, encore tout étourdi par sa beauté, par

ce silence, cette solitude, fasciné par l'étendue du paysage marin.

Ce soir, sur l'estuaire, quand la terre, tournant vers l'est, abandonne lentement le soleil au-delà des chemins balisés de la rade, les galets de la plage sont déjà dans l'ombre, le sable encore mouillé a des reflets clairs et la mer sans vagues est, pour un instant, d'un vert si tendre que l'on attend, à l'intérieur de cet immense horizon silencieux, le fracassant surgissement d'une grande vérité. On attend, la respiration courte. Et lentement la Terre nous entraîne dans la nuit.

\*

Il est évident que ma femme est venue se cacher ici. Ne pouvant plus recevoir ni voir personne, elle a fui Paris où elle ressentait trop vivement ses impuissances dues à une terrible fatigue. Une fatigue qui doit l'inquiéter d'autant plus que lorsqu'elle interrogeait sa mère, condamnée par un cancer au poumon : « Que ressens-tu ? »

— Une fatigue absolument insupportable, une fatigue qui donne un nouveau sens à ce mot habituel, une fatigue qui vous pose hors de la vie. »

Et ma femme depuis des années s'enfonce à son tour, de mois en mois, dans une semblable fatigue due à une maladie sur laquelle les médecins s'interrogent — ou font semblant de s'interroger, peut-être pour ne pas me répondre.

« C'est ici que je veux mourir », m'a-t-elle dit.

Ici, dans cette même chambre où sont morts mes parents qui l'aimaient peut-être encore plus qu'ils ne m'aimaient, et qui étaient pour elle des parents qu'elle se serait choisis. Ici, devant le boulevard du bord de mer où nous nous étions rencontrés quand j'avais vingt-deux ans et elle dix-sept, pour nous marier

quatre mois plus tard. *Ici*, c'est-à-dire loin de Paris où nos connaissances ne la verraient pas, allongée sur son lit, ne pouvant quelquefois pas même ouvrir les yeux.

Car, à Paris, Lucienne ne sortait plus de sa chambre trépidante de bruits d'autos qui l'envahissaient avec leurs odeurs de pétrole. Elle ne voulait plus voir nos relations, pas même ses rares, mais très fidèles amies : une heure à l'avance, elle ne savait pas si elle pourrait parler.

« Oui, c'est ici que je veux mourir, mais aurai-je seulement le temps de terminer le déménagement? »

Lucienne qui a toujours été d'une honnêteté farouche avec elle-même et les autres — et d'un dévouement pour moi, dont seul peut approcher le courage d'une mère ou d'une femelle pour ses petits en danger — a maintenant des faiblesses qu'elle ne peut plus cacher. Elle, qui a toujours tu ce qui pouvait m'inquiéter, se laisse aller : « Aurai-je le temps de terminer le déménagement? »

Le déménagement fut terminé. J'avais accompagné sur la route le camion qui transportait de Paris au Havre nos tableaux qui sont tous des souvenirs de notre vie et de nos amitiés, des Picasso, des Gris, des Masson, des Léger, des Dufy, des Beaudin, dont je voudrais raconter l'histoire sans oublier le portrait de Beatrice Hastings par Modigliani, acheté vingt francs à Montparnasse quand j'étais étudiant, et qui me mit au pain sec et à l'eau pendant quatre jours.

Maintenant tout est en place, les tapis sont posés, les livres sont rangés, et dans sa grande chambre aux trois baies sur la mer, avec accrochés aux murs un Picasso, un Dufy, deux Masson, la ravissante gouache de Juan Gris (que Gris, reçu en 1925 par ses parents, leur offrit, n'ayant pas d'argent pour envoyer des fleurs) elle se sent à l'abri et avec tout ce qu'elle

peut encore connaître de bonheur, elle regarde la rade aux couleurs d'une beauté rassurante.

Nous n'avons le choix qu'entre la vieillesse et la mort.

Il y a quelques jours, la dernière-née de la famille, Magali, fille cadette de notre fille cadette, âgée de huit ans, charmante petite rouquine d'un caractère joyeux, criait, à la suite de je ne sais quel enchaînement d'idées ou de paroles : « Je veux devenir vieille! vieille! vieille! » Il était évident qu'elle voulait dire : « Je ne veux pas mourir. »

Et Lucienne, étendue sur son lit, lui demanda avec douceur : « Vieille comme moi? » Et la petite regardant avec effroi sa grand-mère répondit : « Oh! non, pas autant! »

Alors, à quel moment décider de ne plus vieillir?

Lucienne me dit : « C'est curieux, moi qui n'ai jamais aimé l'argent, j'ai maintenant l'angoisse de manquer d'argent. Je me demande si ce n'est pas une fausse angoisse pour en cacher une autre réelle... » Une angoisse dont elle ne veut pas parler, qu'elle ne veut pas avouer et qu'elle veut nier, car pour elle (qui, au cours de notre vie et à cause de moi, s'est empoisonnée deux fois) il n'y a pire lâcheté que la peur de la mort.

Et pourtant, deux jours plus tard, comme elle vivait « une bonne journée », qu'elle s'était levée presque bien portante, je décide de l'emmener en voiture, au creux d'une vallée non loin du Havre, à Yport, pour déjeuner dans un restaurant que nous connaissons bien, que nous appelons par le nom du patron. En arrivant, devant le mur qui soutient la terrasse du restaurant, ma femme me dit : « Quel drôle de nom pour un restaurant. » En lettres plus ou moins gothiques, je lis trois mots qui ne m'étonnent pas. « Pourquoi drôle? — *Au bon cercueil* vous ne trouvez pas ce nom curieux pour

un restaurant? » Naturellement, je lisais, comme tout le monde : « Au bon accueil. »

\*

Dans mon testament, je demande que toutes les notes prises au jour le jour, et qui traîneraient après moi, soient brûlées.

Ces notes n'ont jamais voulu être un « journal », mais des phrases écrites au hasard des colères et des joies, sans aucun souci de publication posthume, avec tant de pages blanches, qui laissent à l'abandon des mois et quelquefois des années entières.

Toutes ces notes griffonnées, dans des cahiers si différents, commencés, laissés, repris, au hasard d'un bonheur, d'un chagrin, sont enfermées dans une petite malle portative qui avait été achetée je ne sais pour quel usage, mais certainement pas pour y enfermer les traces de toute ma vie morte. J'avais cessé d'écrire ce genre de notes, après mon accident de ski dans le massif du Mont-Blanc, en descendant la vallée Blanche, en 1958. Je m'étais cassé vers 10 heures du matin. L'hélicoptère n'avait pu se poser à cause d'une trop grande chute de neige (cause elle-même de mon accident en partie provoqué — geste manqué — j'avais « oublié » de débloquer mes fermetures de sécurité; j'étais alors déchiré par une brouille avec ma fille cadette), des moniteurs, des gendarmes, et des gardes du téléphérique étaient venus prêter main-forte à mon guide et, après avoir ficelé sur mes deux skis, ma jambe brisée, à huit ils m'avaient remonté au sommet de l'aiguille du Midi en me traînant à cru sur la neige; n'ayant moi-même qu'un seul souci : ne pas desserrer les dents pour ne pas crier de douleur comme une femmelette devant ces montagnards qui avaient tant de mal à me hisser là-haut, à plus de quatre mille mètres. Le

téléphérique me descendit vers midi. L'ambulance de Chamonix m'attendait en bas. A 2 heures j'étais opéré.

Au réveil, vers 4 heures, en ouvrant les yeux, je vis ma femme près de mon lit, souriante, en train de tricoter. Elle déjeunait à Paris, chez nos amis Que-neau, quand la radio annonça mon accident. Elle partit aussitôt pour Orly. A Genève, elle prit un taxi et arrivait à la clinique comme on me sortait de la salle d'opération. Le soir, alors que nous parlions tous les deux, Lucienne me dit : « Je dois vous apprendre que j'ai fait une chose très mal, dont j'ai honte, mais que je ne peux pas vous cacher : pendant votre séjour à la montagne, vous sentant si malheureux, pour savoir, j'ai lu votre journal, pour comprendre... mais enfin, je l'ai lu... j'ai même tout lu... »

Et je n'ai plus jamais pris de notes depuis lors. Je n'ai recommencé qu'en m'installant ces jours-ci dans la Villa Maritime.

Toutes ces notes, accompagnées de lettres, de photos, et même de fleurs séchées, enfermées dans la mallette Vuitton, dont je porte maintenant toujours la clef sur moi, et dont j'avais demandé la destruction en même temps que la destruction de mon corps, je les ai relues. Alors que Lucienne reste en bas, à souffrir au milieu de sa si belle chambre, je monte au premier dans les trois grandes pièces de la bibliothèque. Je tourne, et je retourne, et tout à coup je me jette sur la mallette et je commence et je recommence la lecture de ces fragments de souvenirs, restes de ma vie disparue, enfermés dans la petite malle et d'où j'essaie de les sortir avec des gestes de nécromancien.

Sans aucun doute, ces notes sont impubliables. Mais dans ce désert d'oubli, comme un mirage elles me font avancer. Dans ma solitude des heures actuelles, n'ayant plus le désir de me projeter dans l'avenir avec de

l'écriture, je m'accroche aux heures d'autrefois qui reprennent tout à coup une apparence de vie.

Décider leur destruction, qui est la seule décision raisonnable, me fait mal. Pourquoi ne pas « extraire » de ces notes où je retrouve des moments immobilisés et souvent oubliés de ma vie, des instants dont la violence ou la douceur m'enchantent? Choisir, à travers les cinquante années de ces griffonnages, le chapitre de l'amitié, le chapitre des aventures théâtrales, le chapitre des amours imprévues ou dérisoires, le chapitre de ma détresse pendant l'Occupation, le chapitre de notre grand amour qui, par ma faute, a connu des chemins si cahotés et qui dure depuis la minute où nos regards se sont rencontrés pour la première fois, le chapitre des affaires et de la politique (déjà amorcé dans la *Note sur mes certitudes et incertitudes...*) tout cela extrait phrase par phrase des filots du journal si fragmenté, avec ce qui surnage de l'écroulement de la mémoire qui coule avec le reste dans le naufrage de la vieillesse.

Quand je relis les pages disparates de mon « journal », je suis déconcerté devant tant d'oubli. Mais toutes ces attitudes, toutes ces pensées oubliées sont-elles vraiment oubliées? Aujourd'hui ne suis-je pas fait aussi de tous ces oublis? Je le demande, mais je ne le crois pas. A l'arrivée quelle statue mutilée que l'histoire de notre vie qui reste à notre disposition! Et nous ignorons les souvenirs que gardent de nous nos proches et même des passants. Pendant que j'écris ces pages, je reçois une lettre d'un inconnu qui fut aide-régisseur de la Comédie des Champs-Élysées en 1935, durant les représentations de *L'Inconnue d'Arras*. Il me demande près de quarante ans plus tard une dédicace. Il était chargé, me dit-il, de tirer en coulisse le coup de feu qui termine la pièce. Pour prévenir une défaillance toujours possible du matériel, il avait un pistolet chargé dans chaque main.



*nrf*